MES MEMOIRES.

MES MEMOIRES.

CE QUE J'AI VU ET ENTENDU

EN TRAVERSANT LE LONG CHEMIN
DE LA VIE

DEPUIS L'ANNÉE 1835.



ET QUI MA CONDUIT A

LA SAINTE EGLISE CATHOLIQUE.



MONTRÉAL:
IMPRIMÉ POUR L'AUTEUR.

DEDICATION.

A LA MEMOIRE DU

REV. M. LEMOINE,

PLUS DE 30 ANNÉES

CHAPELAIN AU COUVENT DES URSULINES À QUÉBEC,

ET QUI EST MORT DANS CETTE INSTITUTION

EN 1889.

MON BIENFAITEUR.

SOMMAIRE.

Critique de la Presse sur l'ouvrage précédent de Madame Macpherson.

REMINISCENCES OF OLD QUEBEC.

BY MRS. DANIEL MACPHERSON.

MONTRÉAL, 1890.

Le 14 septembre 1889, s'éteignait à Montréal, après une longue maladie, un homme de profession, fort connu et estimé dans la bonne société de l'ancienne capitale : M. Daniel Macpherson. Daniel Macpherson, né en cette ville vers 1823, fut, pendant nombre d'années, notaire attitré de la Banque de Montréal et de la City Bank, homme d'affaires aussi bien que jovial chasseur. Par la loyauté, l'aménité de son caractère aussi bien que par son éducation libérale et soignée, comptait un cercle nombreux d'amis et de camarades, surtout chez le *sport*, composé d'éminents chasseurs de bécasses, de canards et de bécassines, tels que feu le Dr Joseph Frémont, père du maire de Québec, les MM. Austin, W. Y. Jefferey, Arch. Camp-

bell, George Forsyth, Chs. V, Temple, Chs. Phillips, P. Robin, W. H. Kerr, sans oublier le fameux *dresser* de *pointers* Giguère, et le *nestor* de nos tireurs de bécassines, Pitre Portugais.

La veuve de cet excellent gentilhomme, madame Macpherson, née Gethings, fixée avec son époux depuis plusieurs années à Montréal, ancienne élève du monastère des Ursulines à Québec, a consacré ses loisirs à retracer *currente calamo*, dans un élégant livret, les scènes palpitantes, les vivaces souvenirs du passé, y mêlant des descriptions des diverses localités qu'elle a parcourues avec son époux, l'heureux temps

"Où tout chante en dedans de nous."

Charlotte Holt Gethings, la fille aînée de l'habile ex-gérant de la Banque de Québec, M. Charles Gethings, passait pendant ses classes aux Ursulines pour une des plus brillantes élèves de la maison. Ce n'est donc pas de l'histoire proprement dite qu'elle nous sert, mais un appétissant salmigondis de scènes de famille mêlé à ses impressions du moment, des mémorables évènements qui se sont passés sous ses yeux dans sa ville natale, d'agréables contrastes et peintures de localités devenues depuis fameu-

ses comme stations balnéaires, Murray Bay, Kamouraska, St-Léon, etc.

Madame Macpherson narre extrêmement bien : elle a des pages émouvantes, quand elle nous redit, pour les avoir vues de ses yeux, les transes, la tristesse, la terreur de nos pauvres Québecquois lors des catastrophes, des incendies du 28 mai et du 28 juin 1845, qui réduisirent en cendres près de 3,000 maisons.

Sa description de la terrible nuit du 12 juin 1841, où près de 50 personnes bien connues à Québec furent rôties au feu du théâtre, est vraiment saisissante d'actualité.

Ceux et celles qui appartiennent à la précédente génération ne peuvent parcourir sans émotion les pages véridiques de ces "*Souvenirs of an Old Quebecer.*" Le volume, bien reliés sort des presses de John Lovell & Cie., Montréal. Nos remerciements à M. C. Holliwell.

"*Souvenirs of Old Quebec*" est dédié à M. J. M. Lemoine, l'auteur de "*Historical Notes*" ou "*Quebec and environs.*"

(*L'Electeur* du 26 août 1890.)

OLD MEMORIES.

With Mrs. Daniel Macpherson's "Reminiscences of Old Quebec" the readers of the *Gazette* are not unacquainted. In "Old Memories, Amusing and Historical," the same entertaining writer has given us a sequel to the "Reminiscences." The sketches in the volume comprise recollections of Quebec society more than fifty years ago and during the intervening period. Some of them are antiquarian, others, topographical, bear on the traditions and folklore of the Lower St. Lawrence; others still relate incidents in the lives of famous people of by-gone generations. There is, for instance, an interesting account of the Quebec bank, contributed by a gentleman equally noted as a financier and a writer, to the *Shareholder* of February 22, 1884. Its fitting insertion in the volume is due to the kindly reference made in it by Mr. Stevenson to the late Mr. Charles Gethings, father of Mrs. Macpherson. Again, there is a description of that charming home of a charming family, Spencer Grange. Other biographical reminiscences are the outline of Bishop Charles Hamilton's career; the "First St. Patrick's

Society in Quebec," which contained mention of Sir Dominick Daly, Sir Henry Caldwell, the Hon. Mr. Cochrane, brother-in-law of the second Bishop Mountain, Mr. Gethings and other prominent persons of the time. "Society in Quebec fifty years ago," and society in 1854, and several others. Short accounts of Sillery church, St. Matthew's chapel; pleasant accounts of visits to St. Léon Springs, to St. Augustin, Les Eboulements, Roberval, Lake St. John and other places; "country post offices, forty or fifty years ago;" an account of the Sisal fibre industry initiated by Sir Ambrose Shea in the Bahamas; a thrilling find of fifty-two years ago in a Quebec garret ("A Point of Honor"), and some memorial and other verses, make up the volume. It is dedicated to Mr. J. Macpherson Lemoine, the "cousin and tried friend" of Mrs. Macpherson's late husband, and the author of "Quebec, Past and Present," "Maple Leaves" and many other popular and valuable works. "Old Memories" may be obtained at any of the booksellers. The price is $1.00.

TRUE STORIES FOR YOUNG PEOPLE.

Under this title we have a smaller volume from Mrs. Macpherson's pen. As the title implies, the stories in the collection are based on the author's experience or knowledge, and can therefore be vouched for as true. Price, 25 cents.

(*The Gazette*, June 27, 1891.)

PRÉFACE

En vous promettant de vous indiquer la voie qui m'a conduite à la sainte religion catholique, je ne prétends pas vous faire un discours sur la théologie, ni entreprendre de discuter les questions qui forment la base de toutes controverses entre les différentes Eglises et les articles de foi qui les séparent les unes des autres. Tous ces points ont été traités mille fois par des personnes de savoir et de talent; vous n'avez pas besoin d'aller loin pour trouver leurs ouvrages. Personne plus que moi ne peut mieux vous assurer que la foi est un don de Dieu, et non le produit de la controverse seule.

Huit ans et demi pensionnaire chez les Ursulines, aimant passionnément mon couvent et mes saintes maîtresses, j'étais encore protestante fanatique lorsque j'ai laissé le couvent; et durant les trente premières années qui ont suivi la fin de mes études, ce fanatisme a toujours été le

même. Ainsi je n'ai aucune espérance que mon livre soit capable de faire des convertis, et je ne crois pas qu'il y en ait jamais eu un qui l'était par la controverse seule, autrement, comment serait-il possible que tous les hommes de bonne foi et de talent ne s'accordassent pas ?

Pour quelle raison faut-il toucher ces points ? Afin, mes amis, de confesser publiquement la sincérité de ma foi, de marquer ma reconnaissance à ce Dieu qui par degrés m'a guidée à un résultat si étonnant que, parfois, même en ce moment, je me demande s'il est possible que je sois vraiment membre de la Sainte Eglise Catholique. Lorsque j'ai appris à mon ancienne compagne de classe, Mary D——, dame de Mons. Brousseau récemment maire de Québec, elle s'est écriée : " Jamais. Toi, Charlotte Gethings, fanatique comme tu étais, je ne puis pas te croire." Il faut avouer que si on m'avait prédit que je serais catholique romaine, j'aurais cru qu'il était aussi probable pour moi de devenir Mahométane.

Mes mémoires l'expliqueront.

AU PUBLIC

Avant de commencer mon récit je voudrais vous rappeler l'histoire de ce vieillard, qui, ayant été questionné par son curé sur le catéchisme, ne put répondre, et que monsieur le curé reprit en ces termes : "Quoi ! un homme de votre âge, vous ne connaissez pas cela, tandis que ces jeunes enfants peuvent me répondre parfaitement.—Beau dommage, dit-il (pour se défendre), il y a si longtemps que j'ai quitté l'école, tandis qu'eux y sont encore." Et moi, mes amis, je suis dans les mêmes circonstances ; il y a quarante-cinq ans que j'ai laissé mon cher couvent, et j'espère que, connaissant ces faits, vous m'excuserez d'autant plus facilement que j'écris dans une langue étrangère ; vous vous amuserez avec les faits sans critiquer le style.

CHARLOTTE H. MACPHERSON.

LA PREMIERE BANQUE DE QUEBEC A QUEBEC.

J'apprends par un article de M. Stevenson (maintenant le gérant de la Banque de Québec à Québec) que cette institution, à l'exception de la Banque de Montréal, est la plus vieille du Canada.

Les noms des premiers directeurs étaient John Jones, Charles Smith, Louis Massue, Jean Langevin, Henry Black, Ph. Aubert de Gaspé, W. G. Sheppard, John Goudie, Etienne Lagreux et Benjamin Tremain. M. Woolsey était élu président, M. White vice-president, et M. Freer gérant. M. Freer avait une commission comme capitaine dans l'armée ; il avait déjà servi, et avait été secrétaire militaire de Georges Prévost durant la guerre de 1812.

L'habile juriste, l'honorable Andrew Stuart, était nommé conseiller légal.

Plusieurs changements avaient été faits dans le personnel de la Direction depuis 1818. En

1823, M. Sheppard était élu président ; en 1832, M. Charles Smith ; en 1838, M. John Fraser ; en 1842, M. James Gibb. En 1852 le capitaine Freer s'était retiré du service de la Banque avec une pension, après avoir été employé pendant trente-quatre ans. En 1848, Sir N. F. Belleau était élu directeur.

Il a toujours été depuis membre de la société, et s'est constamment montré ponctuel à son office, même lorsqu'il remplissait la charge de lieutenant-gouverneur de la province de Québec. Après la mort de l'honorable Andrew Stuart, l'honorable Henry Black fut nommé conseiller légal ; et lorsqu'il assuma la charge de juge de Vice-Amirauté, l'honorable George White lui succéda. J. C. Vannovons, C. R., garda l'office jusqu'à sa mort, et elle fut remplie par les présents conseillers légaux de la Banque, M. W. Andrews, Caron et Andrews.

En 1852, le capitaine Freer fut remplacé par Charles Gethings comme gérant. M. Stevenson fut celui qui venait de le désigner par ce mot : un homme de probité inflexible, peut-on dire plus que cela ? Cette remarque me touche d'autant plus vivement qu'elle se rapporte à mon père, et tous ceux qui l'ont connu peuvent

l'assurer. En 1860, le président (un des plus vieux et des plus estimés hommes d'affaires de Québec) fut remplacé par M. W. H. Andrews, élu à sa mort. L'année suivante M. Gethings, le gérant, se retirait avec une pension libérale et M. W. Dunn, un homme bien qualifié pour remplir une charge si importante, fut nommé à sa place. En 1864, M. David Douglas Young, homme très estimé, fut élu président. Peu de temps après, M. Dunn se retira, et M. James Stevenson, le directeur général actuel, lui succéda.

Depuis la mort de M. Young, en 1869, l'honorable James G. Ross fut président de la Banque, assisté par M. Withall comme vice-président.

RÉMINISCENCES. — COUVENT DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME À QUÉBEC.

Ma première attention dont je me souviens est d'avoir été portée dans un petit carosse par le messager de la Banque de Québec au couvent où j'apprenais mes lettres. Je suis née dans la Banque de Québec, et mon père était un des employés de cette institution dans le temps. Oh! que j'avais peur des religieuses, leur costume m'effrayait; mais une charmante jeune fille, avec la bonté de cœur qui lui a duré toute la vie, m'a consolée et m'a pris sur sa charge; elle était plus vieille que moi, et ses douces attentions m'ont bientôt reconciliée avec mon entourage. Mon père venait me chercher souvent pour me faire faire une petite excursion sur l'eau qui touchait à haute marée aux murs du couvent, et comme une vieille Dame de la Congrégation de St. Roch me disait: Les matelots, n'étant pas gênés, laissaient frapper leur voiles sur

les fenêtres. Que je détestais ces excursions qui me rendaient toujours malade, — papa l'attribuait à la soupe riche du couvent. L'effet de cette soupe a duré plusieurs années, car l'eau me rendit toujours malade, à l'exception d'une fois, quand, me rendant à Charlotte Town, un automne orageux, j'ai placé mon matelas sur le plancher de la cabine et ne sentit pas le mouvement du bateau. Je me levais sur mon lit que pour manger, et j'attribue mon exemption du mal de mer à cette circonstance, tandis que tous les autres voyageurs ainsi que plusieurs des employés en souffraient. Ainsi cette suggestion, peut-être, servira-t-elle aux autres.

La demoiselle de qui je viens de parler était Antoinette Belzaretti, petite fille de Monsieur Romain, si je ne me trompe pas premier bibliothécaire du Parlement de Québec. Mon père, M. Gethings, aimait beaucoup les livres, et c'est sans doute dû à ce fait que la première maison qu'il ait jamais visitée à Québec fut celle de ce monsieur. Ainsi a commencé ma connaissance avec Mlle Belzaretti, plus tard Dame de P. Boucher, Ecr., qui est maintenant employé dans le département du Sénat à Ottawa. Vous vous souvenez sans doute

de sa tante, Mad. François Roy, qui n'est morte que depuis quelques années, et qui a divisée avec la belle Mad. Duval (veuve du juge Duval) l'attention pendant une si longue période à la gaie société française de Québec. Mad. Duval, par sa beauté, ses manières gracieuses, ses réceptions ; Mad. Roy par son espièglerie, ses talents de société, ses petites parties de cartes. Sa maison, pour moi, jeune, était comme une maison paternelle, car j'ai eu le malheur de perdre ma mère à l'âge de neuf ans. J'accompagnais souvent mon père cù je me rappelle il faisait souvent une partie de whist avec Mons. Berthelot, le père de Lady Lafontaine et la vieille Dlle Romain, et dans le cours de la vie, comme dans une lanterne magique, une succession de personnages tant soit peu célèbres, car même à l'âge de vingt-quatre ans Mad. Roy a su attirer dans son salon tons les principaux Canadiens de Québec.

Ma seule souvenance de Lévis dans ma jeunesse est d'avoir traversé dans un bateau mue par des chevaux. Pour renseigner les jeunes gens il faut leur expliquer que ces bateaux, maintenant si rares, étaient à peu près de la grandeur des petits bateaux à vapeur ; quatre chevaux faisaient

marcher les roues, comme vous voyez rarement maintenant quelque malheureux animal scier du bois.

Laissons le couvent de la Congrégation et montons la grande Côte de la Basse-Ville, comme tous les pas dans la vie, fatiguant et demandant de la patience, si vous voulez surmonter les obstacles ; et ayant atteint le sommet, encore une obstruction, la barrière posée là, la porte gardée par les soldats, et à qui à certaines heures on est obligé de donner la consigne si on veut passer. A quelques pas, était le vieux chien d'or, — je n'ai pas besoin de vous en parler ; mais peut-être il vous intéressera de savoir qui occupait les maisons qui font face à la Place d'Armes en l'année 1770 — et qui existe encore. A la fin de ce livre vous trouverez un document curieux par son antiquité, et par lequel vous pourrez savoir où exactement demeuraient vos ancêtres dans l'année ——, s'ils étaient propriétaires ou locataires ; la plupart étaient à la Basse-Ville, dans ce temps-là, un lieu de résidence charmante, bornée par les eaux du fleuve, occupée par tout le monde d'affaires, car la Haute-Ville était presque entièrement réservée aux militaires. Enfin, il y avait dans l'endroit

de la maison occupée maintenant par le comte de Turenne, consul de France aujourd'hui, une seule maison où demeurait mon grand-père, le capitaine James Gethings, et jusqu'en haut de la côte une autre maison pour des soldats, maintenant le site de la résidence superbe de l'Hon. J. Thibaudeau, et celle de feu M. DeFoy. Il y avait très peu de maisons entre ce local et les trois maisons qui existent encore, et dont la plus élevée était occupée par M. Méthot (chef de la Maison Méthot) et ses intéressantes élèves Dlles Louise Welling et Julia Masson. Je pense que cette dernière est devenue plus tard Mad. Simard. Vis-à-vis la citadèle était une rangée de maisons occupées par le lieutenant-colonel Gore,père de la comtesse de Errol, John Carleton Fisher, M. Dyde, plus tard, Col. Dyde, A.D.C. de la reine, et marié à une des sœurs de mon grand-père H. M. Patton, qui plus tard demeurait sur la jolie propriété occupée par Mons. Bender à St. Thomas. Je ferme les yeux au présent et je vois dans le passé plusieurs belles dames, entre autres les Dlles Fisher, les filles de J. Carleton. Une, plus tard Mad. Burstall, l'autre, mariée avec un officier anglais (M. Murray), ils avaient un Archery Club (archer), et tiraient

leurs flêches ; et il me semble que je n'ai jamais vu un amusement plus gracieux et plus convenable aux dames. Dans mes autres livres (" Quebec and its vicinity," et " Old Memories ") j'ai dépeint avec assez d'ampleur ce local ; ainsi, je m'arrêterai qu'à une seule maison, celle maintenant occupée comme maison de pension par L. F. O'Hare, et j'attire votre attention à ce domicile. C'est un fait que mon grand oncle a trouvé caché dans le grenier de cette maison un livre grand comme ceux dont se servent les marchands pour tenir leurs écritures. Ce livre était à part des couverts attaché par une infinité de pièces de galon rouge cerise, scélé avec de la cire, de manière que nous ne pouvions l'ouvrir ; mais en cassant quelques morceaux de cire nous venions à bout de lire quelques mots qui nous portaient à croire que le contenu appartenait au record du Nord.

C'était un livre de bonne grandeur, et pesant, dont l'écriture serrée nous faisait croire qu'il contenait sans doute beaucoup de matière. Dans les premières pages on lisait ces mots :—

" Je prie celui qui trouvera ce livre de le garder en sûreté jusqu'à l'an —— ; et s'il n'est pas reclamé à cette date, de le détruire sous peine

de la malédiction de celle qui l'a écrit, car à cette époque tous ceux qui y auront affaire seront morts, et j'espère qu'on accordera la demande d'un défunt."

Vous pouvez vous imaginer que la curiosité nous dévorait de le lire, et mes cousines et moi-même, ayant trop peur de l'ouvrir, le remirent aux enfants de la maison, pour s'amuser avec, espérant que quelque accident arriverait pour briser la cire. Hélas ! un jour mon oncle arrive sur la scène, et, respectant le désir du défunt, prit le livre et le jeta au feu dans un poële qui était tout près ; c'était peut-être honorable, mais si je l'avais aujourd'hui je l'ouvrirais, le lirais et jugerais si les documents devaient être détruits ou non. Quel était le secret gardé si strictement ? Dans " Old Memories." Je fais allusion à l'histoire comme je l'avais entendu lire, étant jeune, celle d'Eliezar Williams, supposé Dauphin de France, sauvé de prison par des amis dévoués, et confié à des sauvages pour le conserver jusqu'au moment propice pour le rendre à son pays. Il y a tant d'années depuis que l'ai entendu cette histoire que je pensais que c'était presque un roman ;

mais, par une singulière chance, j'ai vu hier des portraits de Marie-Antoinette et de son fils supposé, qui se ressemblaient tant, que je suis portée à croire, vu d'autres faits semblables, qu'il y a certaine probabilité qu'il en était ainsi. Je vais donner un abrégé des faits que je traduis d'un imprimé en 1854 par Hugh de Normand qui contient les portraits.

Ainsi, voyez l'Histoire d'Eliezar Williams sur les autorités suivantes, comme l'Histoire du Masque de fer. Je pense que la vérité ne sera parfaitement connue que lorsque tous les secrets de l'éternité seront développés; mais qu'on lise les faits attestés par tant de témoins, et que chacun fasse sa conclusion. En effet, ce n'est qu'un passe-temps, car le fait que tant d'années se sont écoulées a détruit la possibilité que ce fait fut une affaire importante.

Un écrivain dit dans *Putnam's Monthly* de février 1854: "Nous sommes arrivés à la conclusion d'après de récentes recherches que le Dauphin Louis XVII, après sa fuite du Temple, avait été emmené dans ce pays par le même commissaire M. Bélanger, qui était avec lui dans sa prison un jour après le premier de juin,

essayant de l'intéresser et de l'amuser crae, ses dessins qu'il avait apportés avec lui pour cet objet."

Nous ne demandons pour cette proposition plus que les probabilités qui arrivent de l'histoire précédente et celle qui suit. Par la nature de la transaction comme mission secrète, nous n'attendons pas trouver le nom du bâtiment, ni l'histoire du voyage, ni une liste authentique des noms des personnes aux soins de qui se trouvait cet enfant.

Il est certain que le duc de Provence, ambitieux et peu scrupuleux, trouvait son frère Louis XVI et le Dauphin un obstacle entre lui et le trône de la France; qu'il avait connivance avec la Révolution; qu'il tendait à éloigner son frère de son chemin; que sans l'autorité de la loi ou d'un précédent il a réalisé son projet et lancé ses proclamations comme Régent après que son frère fut décapité; que le Dauphin était encore dans son chemin; que Desault, le plus éminent docteur de la France, avait soigné le Dauphin pendant presque tout le mois de mai, et a constaté que quoique le Dauphin souffrait d'imbécilité mental et de tumeurs sur les genoux et les poignets, comme étant le résultat d'être

longtemps renfermé en prison, il ne considérait pas que Sa Majesté était en danger, mais qu'il comptait naturellement que Sa Majesté serait rétablie avec le traitement de Desault. Un jour Desault fut interrogé. On lui demanda s'il croyait la vie de l'enfant en danger, il a répondu à voix basse qu'il avait peur qu'il y en avait de ceux qui le désirait mort; que Desault est mort le 31 mai, d'une manière mystérieuse; qu'Abeille, son élève, a assuré qu'il avait été empoisonné; que le duc de Provence, par ses intrigues, a réussi à mettre ses propres agents dans le Temple puisqu'il a eu contrôle de la personne du Dauphin.

Que Bélanger, son employé dans les arts de de peinture et dessin, a obtenu la place de commissaire du Temple, sur la convention, entouré par les associés autour et en dedans du Temple; qu'il a passé une journée et une nuit seul avec le Dauphin, essayant avec succès d'amuser l'enfant avec les spécimens de son art, et que le 8 juin, la même journée que l'enfant dans le Temple est mort, toute la police de France était sur le qui vive par ordre d'agents de la Convention d'arrêter tout voyageur sur les chemins publics accompagné d'un enfant de

huit ans ou plus, comme un membre de la famille royale, qui s'était échappé du Temple.

Dans l'année 1795, une famille française, comprenant un monsieur, une dame at deux enfants, arrivait à Albany directement de France.

Le monsieur et la dame n'étaient pas considérés comme mari et femme, et il y avait quelque chose de mystérieux à l'égard des enfants qui étaient gardés rigoureusement dans la maison, sans qu'il leur fut permis de sortir en public. La fille était l'aînée, et se nommait Louise ; le garçon, âgé d'à peu près neuf à dix ans, portait le nom de Louis. Il y avait quelque chose de particulier dans le maintien de ce dernier. Une dame qui vivait encore en 1854 se rappelait avoir fait une visite avec sa mère, Madame de Jardin, et avoir été admise dans la chambre où étaient les enfants. La petite fille etait affable, gaie et aimait à causer, tandis que le garçon était timide, silencieux, ne prenant aucune part aux jeux des autres enfants, et se tenait à l'écart.

La dame se disait femme d'honneur de Marie-Antoinette, de qui elle était séparée depuis le départ de la famille royale pour la prison. Il

vint la même année sur les plaines de la chasse des Iroquois, près du Lac George, deux Français, un apparemment prêtre romain, ayant avec lui un enfant maladif qu'il laissa avec les Sauvages, et qui fut adopté par Thomas Williams, un chef de la nation des Iroquois. Ce vieux chef très respectable qui vit encore (1854) était présent lorsque cela se passa. Comprenant parfaitement la langue française, il a conversé avec les étrangers, et a appris d'eux que l'enfant était né en France.

Voici d'autres faits qui portent à croire que le Dauphin a été emmené dans ce pays.

La duchesse d'Angoulème, a positivement déclaré à la femme du secrétaire du comte d'Artois, et Mad. Brown l'a répeté plusieurs fois pendant ses quinze dernières années.

En l'automne de 1848, une gazette du sud annonçait qu'un monsieur âgé et respectable, du nom de Bélanger, venait de mourir à la Nouvelle-Orléans; il avait confessé sur son lit de mort qu'il avait aidé à enlever le Dauphin du Temple, qu'il l'avait emmené lui-même en Amérique et l'avait placé parmi les Sauvages, par qui il fut adopté, et qu'à cette époque ce

personnage vivait encore et était connu sous le nom d'Eliezar Williams, missionnaire parmi les Sauvages Oneida.

Si cette histoire est vraie, il faut que ce Bélanger soit le même qui a été admis au Temple comme commissaire le premier juin, et de qui la duchesse d'Angoulème a parlé dans ses communications avec Mad. Brown, femme du secrétaire du Comte d'Artois. Et ces faits nous amènent jusqu'à l'an 1841 et aux explications données à ce sujet par le prince de Joinville à M. Williams. Que le prince connaissait d'ailleurs l'existence, l'état et la résidence de Mons. Williams. Il a fait des recherches à ce sujet avant son arrivée à New-York, et en 1841 a eu une longue entrevue avec lui.

Je pourrais continuer longtemps sur ce sujet, mais, comme dit M. LeNormand, ceux qui désirent plus de renseignements peuvent en trouver dans le livre de Mons. Hanson; j'ajouterai seulement que je crois possible, si non probable qu'Eliezar Williams fut Louis XVII.

CHAPITRE II.

Des personnes dont le souvenir m'inspire, étant jeune, étaient le Col. Gugy, les Messieurs DeLéry, le Col. Antribus, le juge McCord marié avec Dlle Arnoldi, et un personnage bien connu était le coiffeur par excellence de notre temps, M. Wise. Mademoiselle Aspinall avait une école de danse dans le bâtiment occupé maintenant par l'Hôtel Albion, rue du Palais. C'était une affaire plusieurs fois par semaine d'être posé (souvent par les mains du cocher qui me menait, car j'étais très petite) dans la grande chaise de Mons. Wise pour subir le châtiment. J'avais une chevelure très épaisse et obstinément droite, il fallait le fer chaud pour la convertir en frisettes (curls). Mais si la préparation était dure, le plaisir de la danse dans la vaste salle de Dlle Aspinalll me récompensait pour tout, et vraiment les danses étaient dignes des dames. Le Royal menuet, le *Scarf dance*, ces cotillons dansés par des jeunes filles

portant des guirlandes de fleurs réunissant la modestie et la grâce me paraissaient plus convenables comme exercices des muscles des demoiselles que ces gymnastiques tant aimées aujourd'hui.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

De nos jours où l'infidélité marche si ouvertement, et que même à Montréal, à l'ombre de l'Eglise, on voit ces mots : *Free Thought Club*, invitant des discussions sur ces sujets, il me semble qu'il est bon même de tirer le rideau qui doit cacher la vie sacrée de la famille, si par ce moyen on peut démontré, ne fut-ce qu'à une seule personne, que l'âme est immortelle, que nous pouvons être assurés que ceux que nous chérissons et qui nous berçèrent ne sont pas perdus, mais n'ont fait que nous dévancer un peu, et qu'il n'en est pas comme le veulent ces misérables athés, qui disent que tout n'est que matière, et que nous retournerons au néant. Je ne peux pas concevoir qu'un être ayant perdu père ou mère, sœur ou frère, par la mort, peut pour un instant se permettre cette criminelle, cette horrible doctrine. Ah ! pauvres misérables, s'il y en a parmi vous qui sont capables d'accepter une croyance si pénible, gardez la

cachée dans votre cœur, n'essayez pas de la propager ; mais permettez-nous d'avoir la consolation de l'assurance parfaite que les liens rompus dans ce monde par la mort nous serons réunis avec une plus grande abondance de bonheur. Maintenant, mes faits. Venez avec moi à la maison qui existe vis-à-vis le Morrin College, sur la rue Ste. Anne, à Québec. Cette maison occupée il y a quelques années par l'Hon. M. Chouinard a été notre maison paternelle durant dix ans. A l'époque dont je vous parle, Morrin College était la prison, et à l'âge de neuf ans j'étais présente à la mort de ma mère. Madame veuve François Roy, la tante de cette Dlle Balzaretti, plus tard Mad. Boucher, était présente, ainsi que mon grand oncle, et virent la scène qui se présenta. Une très belle dame, âgée de vingt-huit ans seulement, étendue sur son lit de mort, l'aînée de ses six enfants n'avait que neuf ans (moi-même), venait de mourir, elle n'avait pu parler depuis quelques heures. Sa voix était trop faible pour articuler. Son mari désespéré criait dans son agonie, "elle est morte, elle est morte!" lorsqu'une voix claire, forte était entendue : "Non, pas morte, mais avec Jésus." Sa voix est revenue pour

quelques minutes, et elle a parlé à tout et chacun et à moi spécialement, me donnant de bon conseils, me confiant mes petites sœurs et mes petits frères. Un avis qu'elle m'a donné et que je n'ai jamais oublié, et qui après plus de cinquante ans résonne encore dans ma mémoire, est celui-ci : " Mon enfant, je ne sais pas quel sera ton sort dans la vie, peut-être très heureuse, alors remercie le bon Dieu ! Mais, lorsque le malheur viendra, ne murmure pas en regardant avec envie ceux que tu croiras plus heureux, tu ne connais pas leurs peines secrètes, mais porte ton regard sur ceux qui souffrent plus que toi, et sois reconnaissante pour ce qui t'est donné de bonheur." Ces mots ont été le principe de ma vie. Peu de personnes ont eu plus d'années de vrai bonheur suivies de peines aigues ; mais, lorsque la mort décima ma famille, et que pendant dix ans je portais presque toujours le deuil, je reprenais courage; pourvu que ceux qu'on aime sont bons, qu'importe s'ils sont ici avec nous sur la terre ou nous ont précédés dans le ciel. La dame dont je vous parle était protestante, mais une sainte. Où elle a été élevée il n'y avait jamais eu une église catholique, elle était entièrement pieuse selon sa croyance. " Celui

qui connaît la loi sera jugé par la loi, et celui qui ne connaît pas la loi sera jugé sans la loi." Si forte était l'impression de cette scène que je me rappelle même des mots de l'hymne qu'elle me demanda de lui lire. Qu'est-ce qui donnait à cette jeune dame le courage d'expirer sans une larme, et de laisser six petits enfants dont la plus jeune n'avait que six mois ? C'était la foi. Elle savait que nous sommes tous entre les mains de Celui qui ne permet pas qu'un petit oiseau tombe sans sa permission. Prions tous avec ferveur, et cette foi nous sera donnée aussi. En entendant cette lecture, elle ferma les yeux, et c'était fini.

Comme la plupart de mes lecteurs comprennent l'anglais, je vais le reproduire :

HYMN FOR THE DYING.

The hour of my departure's come,
I hear the voice that calls me Home!—
Not in mine innocence I trust,
I bow before Thee in the dust,—
But in my Saviour's blow alone
I look for mercy at thy throne.

The hour of my departure's come,
I hear the voice that calls me Home—
And now, oh! Lord, let troubles cease
And let thy servant die in peace.

LES URSULINES DE QUÉBEC.

Immédiatement après la mort de ma chère mère, mon père m'envoya demi-pensionnaire aux Ursulines, où je suis restée jusqu'à quelques mois avant mon mariage, et durant ces huit ans j'ai eu l'avantage d'avoir pour maîtresse plusieurs dames très distinguées. La première dont je me rappelle (Mère de l'Incarnation), était une dame d'un talent extraordinaire, tant pour les langues que pour les autres branches d'une éducation libérale. On dit qu'un monsieur de Québec ayant reçu un legs d'un parent fut obligé de demander à cette dame de lui traduire les papiers, et que les avocats reçurent permission de se servir de sa connaissance de l'espagnol pour le règlement des affaires, et qu'elle servit de traducteur, la grille la séparant du monde légal. Je pourrais écrire des chapitres sur toutes les dames de talent qui en m'instruisant ont su combiner le rôle de mère. Mais ces chères dames, vouées à la religion, dans leur humilité aiment la réclusion, ainsi, je ne m'arrête qu'à une seule mère bien-aimée, Mère

Mary Benedict (Dlle Barber), car sa vie était tout-à-fait exceptionnelle. Son père était d'abord ministre protestant. A sa conversion, il désira persévérer dans sa vocation de ministre de la religion. Sa dame consentit aussi bien que lui à faire le sacrifice de se séparer. Le père et son fils entrèrent dans un monastère, Mad. Barber et ses filles au convent. Une vivait encore aux Ursulines il y a quelques années. Mère Mary Benedict est morte, coincidence singulière, à l'heure de mes noces. Nous restions alors où est mort le juge Crémazie, dans la maison vis-à-vis les casernes, maintenant occupée par le lieutenant-colonel Forrest. Les fenêtres de ma chambre étaient vis-à-vis une des galeries du couvent, et j'avais promis de me montrer à la croisée quelques minutes pour faire plaisir à mes jeunes amies en leur exhibant ma toilette de noces. A ce moment la cloche du couvent annonça que quelqu'un venait de mourir. J'écrivis tout de suite pour demander qui c'était; on ne me donna pas le nom de la morte, et on me laissa croire qu'il s'agissait d'une personne que je ne connaissais pas. Mes amies, par bonté, m'avaient caché que c'était ma chère Mère Benedict, pour ne pas assombrir les joies de

mon mariage. Encore un mot sur la Rév. Mère Mary Benedict. Elle est morte de consomption, des saisissements et privations qu'elle a soufferts à la suite de l'incendie de son couvent à Charlestown par une bande de fanatiques qui, excités par de fausses rumeurs, crurent faire du bien en mettant (comme ils le croyaient) les pauvres religieuses en liberté. Ainsi, je partis pour mon tour de noces à Boston, New-York et Saratoga avec un cœur plein de bonheur. vous voyez maintenant que quoiqu'il y ait quarante-cinq ans de cela, ces lieux étaient de renommée, seulement les hôtels étaient différents. Roscoe de Montréal était l'hôtel fashionable. Hélas ! je l'ai passé hier en me rendant au bâteau. L'hôtel Howard à Boston et l'Astor House à New-York tiennent encore un certain rang, mais pour le pauvre Roscoe, toute sa gloire est flétrie.

Retournons sur nos pas et visitons la maison située dans la rue Ste. Anne, vis-à-vis la vieille prison de Québec. A côté demeurait la famille de Gaspé, et ma connaissance avec cette charmante dame, Lady Andrew Stuart, et plusieurs de ses sœurs date de ce temps là.

Lady Stuart, avec cette charmante courtoisie

qui lui est si naturelle, dans une de mes entrevues avec elle me dit : " Savez-vous que j'ai connu votre mari, oui, et j'aurais pu l'avoir ; et moi je rappelle de vous lorsque votre dévouement pour votre père faisait l'admiration de tout le monde. Dame admirable, votre longue vie de dévouement à votre famille a reçu récompense dans la conversion de votre mari si tendrement aimé." Mad. Power était une de la famille que je connus plus intimement plus tard. Sa manière caressante, charmante, portait aussi la dignité, manières héritées de son bon sang français considéré spécialement chez les enfants du sol de France.

Il me semble que la société de mon temps était beaucoup plus agréable que celle d'aujourd'hui. L'argent comptait très peu dans le factum de la position, c'était alors la politesse, la culture dans la famille ; il n'y avait pas ces teintes de jalousie entre Anglais et Français qui existe aujourd'hui. J'avais autant d'amis Canadiens qu'Anglais, et parmi ceux qui vivent encore sont Lady Caron, (Dlle Baby), et Dlle Caron, dame de l'Hon. J. T. Taschereau, frère du cardinal Taschereau, Dlle Caron, était fille de feu le lieutenant-gouverneur, Mad. Hamel (Dlle

Faribault), Delle Matilde Perrault (femme de l'Hon. P. Casgrain), et la belle Mad. Doucet, fille du juge Bruneau, et tant d'autres qui occupent encore des positions très élevées dans le monde et dans le couvent. C'était durant mon séjour dans la vieille maison de la rue Ste. Anne que j'ai premièrement entendu le mot *mesmérisme*, et avec quelle incrédulité on mentionnait l'expression. Il y avait alors en prison vis-à-vis, une femme qui exerçait ce pouvoir; un jour feu le Dr. Morrin en visitant la prison entra voir mon père, et je me rappelle la surprise manifestée par lui lorsqu'en réponse à une question que lui posa mon père, il dit: "Vous me demandez si c'est possible que je puisse croire à cette absurdité?" Sa réponse fut celle-ci: "Je le crois contre ma volonté. Les faits sont si bien établis maintenant que nous ne pouvons pas les nier; mais ce don qui peut être si utile pour le soulagement de la souffrance devient souvent un fléau dans les mains des ignorants et des vicieux. C'est pendant que nous demeurions dans cette maison que tout le faubourg St. Louis brûla. On hésitera peut-être à croire qu'on apprit ce désastre de cette manière. Mon père qui était tant soit peu dandi avait une blan-

chisseuse particulière pour ses belles chemises, elle demeurait hors de la porte St. Louis. Un matin il envoie le cocher, un garçon d'une vingtaine d'années, chercher son linge ; au bout d'un temps considérable il arrive les mains vides. "Où sont mes effets, et pourquoi avez-vous été si longtemps ?" "Eh ! bien, dit Jacques, Dlle M. a passé au feu et je n'ai pu la trouver." "Quoi ? Vous n'avez pas pu la trouver ? Elle est probablement chez quelque voisin." "Mais, monsieur, il n'y a pas de voisin." "Qu'est-ce que vous dites, la rue n'est pas toute brûlée ?" "Oui, monsieur, il n'y en a pas du tout de rue, tout est brûlé." C'était le cas ; le mur épais avait empêché que le bruit vint jusqu'à nous, et ce fut avec un grand étonnement que plus tard nous vîmes les ravages produits par ce grand incendie.

GROS HABITANTS IL Y A CINQUANTE ANS.

Nous passions toujours nos vacances à ce joli endroit appelé Petit Village de Charlesbourg. Je pense qu'il y a beaucoup de personnes qui se ren-

dent à la maison hospitalière de Mons. Huot qui ont pu remarquer qu'en bas de la côte de Charlesbourg en montant, il y a une route qui détourne à droite, cette route conduit à la maison où demeurait (en été) Mons. Méthot, fondateur de la Maison Méthot, où du chemin de Beauport, entre ces deux routes, étaient situées une dizaine de maisons occupées par de gros habitants, mais la maison la plus proche du chemin de Charlesbourg appartenait alors à l'Hon. juge-en-chef Sewell (maintenant la propriété de Mons. Alford). Dans le temps dont je vous parle elle n'était pas occupée, et ses beaux entourages étaient à notre disposition pour nous amuser. Comme on jouissait dans ces jolis parterres! A côté, à l'est, était Mons. Giroux, ensuite Mons. Bouret, après Mons. Villeneuve et les Messieurs Le Claire, violonistes. Eh! bien, un jour Mlle Bouret se maria à Mons. Paradis, je crois qu'il vit encore. J'étais invitée aux noces. Je présentai à la fiancée une parure de corail, une épinglette avec pendants d'oreilles. Pour vous apprendre comment les choses se passaient dans ce temps là, il faut vous dire d'abord qu'il fallait quatre maisons pour que tout se fit respectablement selon la coutume.

Les fêtes de noces durèrent trois jours. Une maison était pour se reposer, mais comme il était impossible de fournir assez de lits, même dans deux, la danse durait toute la nuit, et chacun se reposait à son tour dans la maison du père Bouret. Il y avait une suite de trois grandes tables garnies à peu près comme suit: un jambon, un dindon, du porc frais, du fricot, du poulet, de la tête en fromage, entremêlés de grands plats de croquignols, des pâtés aux fruits; et aussitôt que les plats étaient vidés par les attentions énergiques des invités, ils étaient remplacés par d'autres. On peut imaginer l'argent dépensé dans ces fêtes. Il y avait des familles peu en moyen qui, par orgueil, suivaient les autres, et ils souffraient pendant des années pour leur prodigalité; et enfin l'état de choses devint si sérieux, que le clergé fut obligé d'exercer toute son influence pour mettre fin à ces démonstrations dispendieuses.

MURRAY BAY.

J'étais encore très jeune lorsque je fis ma première visite à Murray Bay par le bateau Po-

chahontas, qui appartenait à Mons. Price. Quoiqu'il ne fut pas un bâteau qu'on appellerait aujourd'hui de première classe, nous étions très fiers de l'avoir, car avant ce temps on ne se rendait à ces endroits que par les goëlettes. A cette époque Murray Bay n'était habitée, même en été, que par la famille de John Nairne, seigneur, sa charmante dame et ses amis, son beau-père, l'Hon. Mons. Leslie de Montréal, avec son fils. Il n'y avait même pas de boulanger ni de boucher, il fallait manger le pain noir des habitants, qui était par fois très sûr. Aussi, à toutes les occasions on avait soin de faire apporter, non seulement du pain et de la viande, mais des fruits, du beurre, etc., et à l'arrivée de la malle le sac était vidé sur le plancher et chacun se servait. Je ne pense pas, vû le manque d'honnêteté de nos jours, que ce plan pourrait être pratiqué maintenant. Je me rappelle d'avoir perdu sur le quai une montre d'or qui avait coûté cent piastres; elle était très petite; un charretier, pensant que c'était un joujou d'enfant, vint me l'apporter sans me demander aucune récompense; quand je lui donnai une piastre, il parut tout étonné, et je n'ôsai pas lui donner plus, n'aimant pas que l'on connut la valeur

de la montre. Une chose dont on jouissait à Murray Bay c'était les tourterelles sauvages; malheureusement, des personnes ignorantes les décimaient en essayant de les prendre par le poison ; on n'en voit plus en Canada. Le saumon aussi était en abondance. Quelques maisons étaient occupées par des étrangers, dans les premiers temps. Je me rappelle que des chasseurs, les familles Austin, VanFelson, J. Burroughs et A. Campbell, maintenant tous deux protonotaires de Québec. Je ne sais pas s'il y a maintenant à Murray Bay des quatre-roues, comme on les appelait dans le temps dont je vous parle; le seigneur même n'avait qu'une calèche. Pour moi, je préférais toujours les charettes à foin, assise sur un lit de paille ou sur des chaises. Nous trouvions du plaisir dans le mouvement affreux de ces voitures primitives.

Les principales personnes dont je me rappelle du premier temps étaient la famille Cimon et les Chaperon et Mad. Belaire. De l'autre côté de la rivière était la seigneurie de l'Hon. Malcolm Fraser; sa maison, qui existe encore, appartient à la famille de sa fille Mary, femme du colonel Reeve. On me dit que sa fille est

mariée dernièrement à George Patterson, fils de ce respectable vieux marchand de Québec, si bien connu et dont je puis parler en termes de reconnaissance pour tant d'hospitalité donné à mon mari et à moi dans les premières années de notre mariage alors que nous étions ses voisins.

CHAPITRE III.

LAC ST. CHARLES À QUINZE MILLES DE QUÉBEC.

Charmant séjour pour l'été, autrefois si fréquenté qu'il n'y avait pas même une chambre à louer une fois que la belle saison commençait. Mon père avait là son yacht, et en attendant l'érection d'une maison qu'il avait commencé à bâtir, louait la maison de Mons. Provençal, frère de cette dame Verret si connue il y a cinquante ans et pour plus que cinquante. Cette maison occupée maintenant par son fils, Louis Verret, était la maison de réception pour les voyageurs, et aussi pour ceux qui faisaient des pique-niques ; elle est extrême-

ment propre, très bien tenue, avec de grandes chambres convenables pour les dames, et elle est toujours pleine, mais à part quelques anciens qui la visitent de temps en temps, le silence règne. Et pourquoi cela ? un peu la faute des chemins de fer, qui, en offrant des facilités pour se rendre à l'eau salée, incitent ceux qui cherchent le changement d'air et d'entourages de se servir de ce moyen de transport, mais aussi beaucoup par la faute des habitants eux-mêmes. A part les Verret, la plupart des cultivateurs sont très pauvres, et au lieu de faire tout ce qu'ils pouvaient pour encourager les voyageurs, dans leur ignorance, voulant faire trop d'argent, ils en sont venus jusqu'à se ruiner. Il fallait qu'on aimât cette jolie place, car, après le travail de la journée, les messieurs de la famille devaient chacun avec sa voiture monter quinze milles d'un chemin très abrupte, et apporter toutes les épiceries, la viande et même le pain. Un jour, j'ai demandé à quelques femmes de monter chacune plusieurs pains dans leurs charettes vides, ayant vendu leurs produits, et je leur expliquai qu'on préférait même leur donner un profit sur chaque pain, mais je n'ai pu venir à ce résultat. Un

jour je fis remarquer que les œufs étaient plus chers qu'au marché, on me répondit « Oui, mais vous êtes à quinze milles du marché." En donnant les noms de ceux qui occupaient les maisons du Lac St. Charles vers 1868, et qui sont sans étrangers depuis presque ce temps là vous verrez comme la disparition des visiteurs a dû causer une perte générale. La première maison était occupée par Mons. Kimber, ensuite venaient Mons. Gethings, chez Verret, toujours la famille de Mons. Charles Panet et autres. Suivaient quelques étrangers, puis la famille du shérif Sewell, une maison bâtie par lui-même, une charmante maison qui appartenait à feu le juge Holt et qui est maintenant, je crois, une maison de pension. Ensuite, Mad. Rémond, Mons. William McCallum, la famille Maxwell, lieutenant-colonel Fitzgerald, la famille Musson, D. Macpherson, la famille de Mad. Stevenson, Mons. Maxham, Mons. Gethings, avocat, et plusieurs autres. J'y fus avec mon cher mari il y a quelques années, et il me semblait impossible que la plupart de tout ce monde dormit du sommeil de la mort. Mais telle est la vie, nous passons tous ; et avant plusieurs années les derniers mots que mon cher ami prononça

seront accomplis, "Ne pleurez pas tant, vous êtes d'un âge tel que nécessairement vous me suivrez bientôt."

AUTRE PREUVE DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

LA MORT DE E. G.

Entrez avec moi dans la maison appartenant à la famille Duchesnay sur la route vis-à-vis la Citadelle. Il fait une tempête affreuse, un froid excessif. Une belle jeune fille se meurt de consomption, — celle qui, à l'âge de six mois, avait perdu sa mère, et qui avait été pensionnaire pendant plusieurs années avec la famille Bourret de Charlesbourg dont je vous ai déjà parlé. Je l'avais laissée pour quelque temps, à la demande de mon mari pour me rendre chez nous, après avoir eu l'assurance du Dr. Rowan et de sa garde-malade qu'elle n'était pas pire. Quelques temps après elle sentit l'air de la fenêtre, et fit remarquer ce que je dois vous raconter, afin de comprendre qu'elle jouissait parfaitement de sa raison et que les remarques qui suivent n'étaient

pas l'effet du délire. Elle donna ordre à sa fille de chambre de descendre dans la dépense chercher un marteau et des clous qui étaient dans un certain coin, car la maison de mon père était spécialement une maison d'ordre, il y avait une place pour toute chose. La fille obéit, et à sa demande obscurcit la fenêtre avec un châle épais. Ceci fait, elle lui dit d'aller prendre son thé, ma sœur resta seule avec une amie dévouée. La fille a descendu, et le silence règna jusqu'à temps que d'une voix agitée elle s'écria : " On m'appelle, on m'appelle. Est-ce que je suis prête à partir ? " E. dit : " Vous avez confiance en votre Sauveur ? " elle répondit : " Oh ! oui," et durant quelques minutes elle répetait le *Notre Père.* La famille étant prévenue, on se rassembla ; elle échangea quelques mots de temps en temps avec son père, ses frères, moi-même, et jusqu'à cinq minutes avant de mourir elle demanda ce dont elle avait besoin, pas pour une seule minute elle perdit sa connaissance ou sa raison. Qu'est-ce qu'elle a entendu ? Ce que nous entendrons tous, quoiqu'il est rare que nous puissions le dire, l'ordre de quitter la terre, l'appel final. Que le bon Dieu nous donne à tous la grâce de répondre avec autant de résignation et d'être aussi bien préparés.

Cette mort ne fut que le commencement de beaucoup d'années de chûtes et de peines de toutes sortes. La mort successive des autres membres de la famille fut succédée par celle de mon cher père, et c'est à cette époque qu'il faut que je parle maintenant de Mad. Boucher et des quelques mots qu'elle m'a dits et qui ont formé un des pas qui m'ont conduite à la sainte Eglise Catholique. Elle partait pour demeurer à Ottawa, et en me disant bonjour elle fit cette remarque : " Je vois que tu es beaucoup affligée, un malheur suit l'autre. Ne perds pas courage, mais quand tu souffres trop, au lieu de te désespérer, demande à la Sainte Vierge de prier pour toi." " Moi demander à la Sainte Vierge, mais, je lui dis, pensez-vous que je commettrais le sacrilège de prier une femme comme moi, quoiqu'elle soit la mère de mon Seigneur." Elle me dit : " Je ne te dis pas de l'adorer, l'adoration est pour Dieu seul, mais demande son aide." " Jamais ! " lui répondis-je ; et on se sépara. Je ne l'ai jamais revue, et je n'ai jamais eu le plaisir de lui dire que ses petits mots de bon conseil ont produit de si riches fruits.

Les années passent, je pars pour Charlottetown, et là je fais la connaissance de la famille

du général Scanman, autrefois de l'armée américaine, à cette époque consul Américain à l'Ile du Prince Edouard. Un homme de grande intelligence, parfait gentihomme, il était le digne mari d'une des plus charmantes dames que j'ai eu le plaisir de rencontrer. Elle demeurait avec ses deux demoiselles dans la même maison de pension que moi. Un jour je remarquai que le général portait une petite croix à sa chaîne, et j'en fit la remarque. " Monsieur, je suis charmée de voir que contrairement à ce que l'on trouve chez la plupart des protestants, vous ne rougissez pas du symbole de votre foi. Il m'est étonnant que tandis que les Anglais sont si fiers de porter leur rose, les Ecossais leur chardon, le chrétien protestant paraisse avoir honte de la croix." Il me regarda surpris, " Est-ce que vous ne savez pas que je suis un converti ? " Il était si bon ami de mon frère qu'il pensai- que je le savais. " Comment ! vous un cont verti. Je puis comprendre qu'il puisse y avoir des personnes intelligentes qui soient capables ed croire à la religion catholique ayant été élevées dans l'ignorance ; mais vous, un homme de votre éducation, de vos lumières, cela me parait impossible, comment se fait-il ? " Il me

répond : " Blessé à la guerre, je fus reçu chez une famille de catholiques des plus fervents. J'avais été élevé parmi des protestants d'une secte la plus fanatique, et qui regardait l'Eglise romaine comme la tête de l'idolatrie. La vraie piété de cette famille charmante m'étonnait. Je commençai à m'apercevoir que beaucoup de ce que j'avais entendu par rapport à l'Eglise Catholique était faux. J'étudiai la question ; et enfin, presqu'à mon horreur, à cause de ma famille et de mes autres amis, je trouvai que j'étais vrai catholique moi-même. Je cachai ce fait pendant quelques mois, ayant peur de trop chagriner Mme Scanman ; mais à la fin, jugeant que c'était mieux de le lui apprendre par écrit que personnellement, je lui en donnai l'intelligence par lettre avec mes raisons. Elle fut tellement choquée qu'elle commença à étudire la question afin de réfuter mes avancés, et aprè-quelques mois de correspondance elle finit pas croire comme moi, et à mon retour dans le! Etats-Unis je la trouvai membre de l'Eglises Vous pouvez vous imaginer ma joie. Comme tous ceux qui changent, nous avions à souffrir beaucoup de nos parents, surtout entourés comme nous l'étions par des gens si préjugés

et si fanatiques. Mais tout cela est passé. Nous avons élevé nos enfants dans notre foi. Vous êtes étonnée, chère dame, mais pas plus que je le suis moi-même." Voilà un sujet de réflexion! Un homme de vrai géni, d'une intelligence si haute que plus tard il occupa le poste de professeur de mathématiques à Seton Hall College aux Etats-Unis, après avoir eu l'avantage de la lumière, se plonge dans l'obscurité des rites romain. Mais les affaires de tous les jours, de nouvelles morts dans la famille eurent bientôt effacé l'effet de ces paroles, et mes yeux restèrent fermés.

Plusieurs années après je demeurais à K...... avec ma famille. La santé de mon cher mari était précaire. Il a fait un arrangement avec la banque dont il était le notaire; on le remplaça; il quitta la pratique de sa profession, et demeura tranquillement à la campagne. Un jour les affaires m'amenèrent à Québec, les chars étaient en retard; au lieu de me rendre à Charlesbourg visiter mon frère, je fus obligée de m'arrêter à l'Hôtel Albion, à Québec. Après souper, ne voulant pas, toute seule comme j'étais, me rendre au salon public, je me demandai comment passer la longue soirée, tout à

coup je pense à mon ancienne amie Mathilde Perrault, femme de l'Hon. P. Casgrain, qui demeurait et qui demeure encore dans la rue Collins en arrière de l'Hôtel Albion. Je m'y rends. Mlle Casgrain y était. Après une heure de causerie, Mad. C...... me demande, "Mais comment fais-tu pour l'Eglise? puisqu'il n'y en a pas de protestant à K...... Oh! je prends mon livre de prière et me rends tous les Dimanches à Vêpres et lit les Psaulmes." "Tu finiras par être catholique," dit Mad. C...... Oh! que j'étais fâchée. Je repris avec chaleur: "Non, jamais! je ne puis pas croire qu'une personne d'éducation comme toi soit si fanatique que tu ne puisses comprendre que je puis être aussi bonne que toi dans la foi dans laquelle j'ai été élevée." "Je le crois toujours," répeta-t-elle. Trop insultée pour répondre, je posai tout de même cette question: "Je voudrais te demander de m'expliquer que veulent dire les cérémonies de la messe, car il faut qu'il y ait quelque explication. Comment des personnes de votre intelligence peuvent-elles croire à ce qui me paraît si absurde?" Mlle Casgrain me répondit vitement: "Ah! si j'osais vous offrir un livre qui explique cela, mais vous ne voudriez pas lire

un livre catholique ?" "Pourquoi, répondis-je; pensez-vous que j'ai peur que ma foi soit ébranlée ? certes non." Mais avant qu'elle put me donner le livre, une dame entra, la conversation fut interrompue et ne fut pas reprise. Peu après, je pris congé et retournai chez moi; et remarquez ce qui suit. Je trouvai mon cher mari sérieusement malade avec des symptômes qui m'inquiétaient vivement. Tandis qu'il dormait, pour que ma fnmille ne remarquat pas trop mon inquiétude, je sortis un peu pour prendre l'air et me tranquiliser. Chemin faisant, je rencontrai une vieille dame qui cousait pour ...... "Je me rendais chez vous et vous voilà; serez-vous longtemps?" "Je m'en vais à la messe, me dit-elle; pourquoi ne venez-vous pas aussi ? Vous savez, c'est une journée de fête ?" Comme j'hésitais elle dit : "Pourquoi pas ? Je vous vois souvent aux vêpres." "Oui, mais pas à la messe." A la fin j'entrai dans l'Eglise, et, mon attention fixée sur les cérémonies, je me demande encore leur signification, vous savez vous tous comme cela est rare, au sermon, expliquer les cérémonies de la messe. Est-ce un hasard ordinaire je me demande, ou est-ce le bon Dieu lui-même qui me répond ? J'étais vraiment

frappée, et il me semblait que j'entendais encore les paroles de Mad. Boucher dites il y avait tant d'années: "Quand vous êtes en grande peine, demandez à la Sainte Vierge de prier pour vous." Le monde laisse l'Eglise, j'y reste, quelque voix puissante semblait parler à mon âme; à la fin je fus tentée de suivre ses conseils. Je m'assure que je suis seule dans l'Eglise, je me rends à l'autel de la Sainte Vierge, et à genoux, du fonds de mon cœur, dis ces mots: "Si, Sainte Vierge, Mère de Dieu, il vous est permis d'entendre nos plaintes, priez pour moi afin que le malheur qui est prêt de tomber sur nous soit éloigné; et si ma demande est exaucée, je croirai vraiment que vous pouvez intercéder pour nous, et je promets d'examiner les vertus de la religion catholique; et si la lumière m'est donnée, de les croire, de suivre la voix de la conscience, et, malgré les sacrifices, de devenir catholique romaine." Mes amis! avant un demi-heure ma prière était entendue, et comme si un voile avait été tiré qui obscurcissait ma vision, j'ai vu et j'ai compris parfaitement ces mots de l'Evangile: "Il y a des oreilles qui ne veulent pas entendre, des yeux qui ne veulent pas voir." Maintenant je voyais et je croyais.

Ainsi, huit jours après le moment où je m'étais vantée de l'impossibilité d'être convertie, j'étais fervente catholique, et si j'avais été homme j'aurais voué ma vie à prêcher les doctrines de l'Eglise romaine. Car si on traduit quelque chose, est-ce que les sentiments de la justice ne nous portent pas à faire réparation? Et moi qui avais parlé tant contre les doctrines de l'Eglise romaine je brûlais de faire réparation.

Maintenant, mes amis, vous seriez curieux de savoir ce que me valurent mes visites à l'Eglise le Dimanche. Comme il y a des faits qui prouvent comment la main bienfaisante de Dieu dirigeait mes pas. Je continue ma narration. Une couple de semaines après je montai à Québec; ma première visite est pour mon amie, Mathilde Casgrain. Lorsque je lui appris que j'étais Catholique elle pensait que je me moquais d'elle; mais à la fin, à ma demande d'être introduite à un prêtre, elle répondit qu'elle était malade et ne pouvait pas m'accompagner, mais qu'en me rendant à l'archevêché je trouverais certainement un prêtre. Mais je voulais savoir le nom de quelqu'un, je n'en connaissais pas un, à l'exception du Rev. Mons. Le Moine, cousin-germain de mon mari, mais je pensai que je le

mettrais dans une position délicate envers mon mari et d'autres parents. Après quelques moments de réflexion Mad. C...... dit: "Tiens, demande à voir le Rév. Mons. Bonneau, il a déjà fait beaucoup de conversions." Je m'y rends, poussée par une ferveur qui brisait sous pied tout obstacle; je me rends à l'archevêché, demande une entrevue, et après m'avoir parlé un peu, Mons. l'abbé m'étonne par ces mots: "J'ai toujours prié pour vous, et j'ai toujours cru que vous seriez de notre foi." "Comment, Monsieur, je ne vous ai jamais parlé que quelques instants lorsque je vous ai rencontré chez Mad. Van Felson." Il dit: "Vous m'oubliez, mais vous m'avez reçu très poliment dans votre maison." Tout-à-fait mystifiée je le regarde, il continue: "Vous rappelez-vous, il y a une quinzaine d'années, vous aviez une domestique malade, et comme elle refusait d'aller à l'hôpital, dont elle avait peur, et sachant que sa famille était très pauvre, vous avez envoyé chercher sa fille et la gardiez chez vous pour la soigner? Et lorsque j'ai dit que c'était impossible, parce qu'il faudrait qu'elle reçut les Saints Sacrements. 'Et pourquoi pas?' avez-vous répondu; 'pensez-vous que je suis si païenne que je refuserais que

quelqu'un dans ma maison pratiquat selon ses croyances?' Il y en a très peu, dit Mons. Bonneau, qui l'auraient permis, et j'ai remarqué, dit-il, que vous avez aidé la fille à mettre un couvert blanc sur la table et mettre tout en ordre convenable. Et, me dit Mons. Bonneau, j'ai espéré que le bon Dieu vous récompenserait en vous amenant au sein de l'Eglise." Certes, il me semblait que les éléments de la bienséance ne demandaient pas moins que cela, et c'était une affaire si peu importante qu'elle m'avait complètement échappé de la mémoire. Et voilà! après quinze ans la main de Dieu me mène à ce même prêtre pour me conduire dans l'Eglise.

N'ai-je pas raison de dire que ce n'était pas l'intervention de l'homme, mais la puissance du Très Haut qui me dirigeait? Mais M. Bonneau conseilla la patience. "Ne faites aucune chose à la hâte; vous savez l'importance du pas que vous allez prendre." Ainsi je retournai à K..... et quelques semaines après, une de mes amies demandant à Mons. B...... s'il correspondait avec moi, reçut cette réponse: "Si Mad. M...... est aussi bonne catholique que je la crois, elle n'a pas besoin de moi. D'ailleurs, elle a une

connaissance parfaite des dogmes de la religion catholique, elle n'a besoin d'aucune instruction. Il n'y avait que la foi qui lui manquait, et elle l'a reçue." Quelques semaines après, mon cher mari était dangereusement malade. Il a eu la bonté de dire que mes soins l'avaient sauvé de la mort, et qu'il aimerait à me récompenser s'il était possible. J'ai saisi l'occasion de lui dire, qu'il me récompenserait pleinement en me permettant de pratiquer la religion à laquelle je croyais maintenant avec une conviction inébranlable. Il me répondit : "Fais comme tu voudras, mais ne fais pas d'éclat." De sorte que je gardai le silence, mais la nouvelle se propagea. L'Évêque Hamilton, qui avait été mon pasteur à Québec, m'écrivit plusieurs fois. Nous eûmes une longue correspondance, et je lui promis que nous aurions une conférence personnelle, ce qui eut lieu ; mais il est très attaché à la High church, et chaque contestation me laissa plus ferme. Deux jours après je demandai permission de faire ma retractation dans le couvent des Ursulines, et j'eus le bonheur, après avoir été confirmée par Monseigneur Taschereau (Cardinal), de recevoir le Saint Sacrement des mains du Rev. monsieur LeMoine, chapelain ;

et une de mes chères maîtresses, la Mère Ste-Croix, qui vit encore (aussi une convertie), le reçut avec moi. Guidée par les sages conseils de Mons. Bonneau, j'ai pu diriger ma barque à travers les flots adverses sans trop de chutes, et quoiqu'il faille toujours beaucoup de sangfroid dans une position comme la mienne, beaucoup à endurer, je puis remercier Dieu que mon cher mari prit toujours mon coté, et en vint même à s'exprimer ainsi: "Quoique je ne puisse pas croire comme vous, je concède qu'avec vos fortes convictions vous n'avez pas pu faire 'autrement.' Et mon cher époux était un de ces hommes qui pratiquent plus la charité chrétienne que beaucoup d'autres qui en font une plus grande profession. Une de mes tantes était d'une si grande colère lorsqu'elle sut que j'avais joint l'église, qu'elle se plaisait à dire que si javais été mieux instruite cela ne serait pas arrivé. Deux ans après, sa fille, la veuve du juge W...... de Jacksonville, en Floride, une dame d'une éducation supérieure, a suivi mes pas, et de temps en temps je reçois des lettres exprimant son bonheur d'avoir fait comme moi. Oh ! vous qui êtes nés catholiques, soyez reconnaissants, et souvenez-vous que les ennemis de la religion

ce sont pas les méchants, mais ces amis tièdes qui jettent le soupçon et le riducule sur la foi qu'ils professent. Pour moi, et surtout depuis la mort de mon cher époux, je suis toujours seule en esprit, et ce que je souhaite le plus c'est le manque d'amies catholiques. A Québec, j'en ai, mais pas ici, à l'exception de Delle. G...... P...... (dame de E. M. sénateur), et qui a agi envers moi comme un vrai ange consolateur, lorsque j'ai presque écrasé sous le poids du chagrin que m'a causé la perte de mon mari.

Ce cher Mons. LeMoine, c'est avec grande satisfaction que je me rappelle que c'est lui qui a célébré la première messe dite pour moi. Il était d'un caractère si doux, si charitable, aimé de tous. C'est avec regret que j'écris qu'il est mort aux Ursulines, il y a deux ans.

C. H. MACPHERSON.